

Amma

contacts

La Promotion 2015



© CUSL / H. Depasse

Édith Cresson
Interview : Kaisen Huang

Bulletin bimestriel de l'association
des médecins Alumni de
l'Université catholique de Louvain

P901109
Bureau de dépôt Charleroi X

92 Septembre - octobre 2015



Ama

contacts

N° 92 septembre-octobre 2015

SOMMAIRE

- 2 Pour les nouveaux médecins
alumnis de l'UCL (AMA-UCL)**
- 3 La Promotion 2015 :
Discours des étudiants**
- 4 Homélie
de l'Abbé Lichtert**
- 8 Les interviews de l'AMA-UCL :
Kaisen Huang**
- 11 La femme prend sa place :
Édith Cresson
René Krémer**
- 17 MedUCL : Désir de grossesse à
un âge tardif**
- 18 Les filles d'Hippocrate
Elide Montesi**
- 19 Souvenirs et anecdotes :
Mandarins du passé**

Pour les nouveaux médecins alumnis de l'UCL (AMA-UCL)

Chères consœurs et confrères,

Vous venez de vivre, au terme d'un long et ardu parcours, cette magnifique journée de promotion.

Nous vous félicitons de tout cœur et vous souhaitons une vie heureuse et une belle carrière au service de vos malades.

Même si cette année, pour des raisons d'organisation, l'AMA-UCL n'a pas pu prononcer de discours, elle était néanmoins présente à votre proclamation et témoin de votre bonheur. L'association vous offrira d'ailleurs la photo globale de promotion que vous recevrez bientôt.

L'objectif de l'AMA est de regrouper tous les « anciens » étudiants de la Faculté, aujourd'hui sur le terrain de cette médecine que vous avez choisie. Elle est donc un ancrage, au sein des Alumnis. L'AMA-UCL, au-delà de son rôle « fédérateur », est à votre disposition, entre autre grâce à sa revue Ama Contacts, pour laquelle vous pouvez nous envoyer des textes, et par MedUCL, une liste de discussion qui vous permet de poser par mail des questions médicales et des cas qui vous intriguent et auxquelles vos collègues et anciens professeurs répondent (exemple p.17). L'AMA-UCL est aussi à votre écoute, y compris pour vous aider à organiser un anniversaire de promotion.

Cela étant, elle a besoin de votre inscription pour pouvoir remplir ses missions. Nous comptons sur vous et vous attendons dans notre association.

Martin Buysschaert
Président par intérim

René Krémer
Rédacteur Ama Contacts

Vous pouvez payer dès aujourd'hui votre cotisation 2016 au compte BE19 2100 6676 1112 de l'AMA-UCL, pendant les 3 premières années après votre promotion, vous bénéficiez d'un tarif réduit, 30€ par an

COMITÉ DE RÉDACTION :

Martin Buysschaert, René Krémer, Dominique Lamy, Dominique Pestiaux, Christine Reynaert et Jean-Louis Scholtes

ÉDITEUR RESPONSABLE :

René Krémer
Rue W. Ernst 11/17 - 6000 Charleroi

COORDINATION DE L'ÉDITION :

Coralie Gennuso

ADRESSE DE CONTACT :

AMA-UCL
Tour Vésale, niveau 0
Avenue E. Mounier 52, Bte B1.52.15
1200 Bruxelles
Tél. 02/764 52 71 - Fax 02/764 52 78
secretariat-ama@uclouvain.be
<http://sites-final.uclouvain.be/ama-ucl/>

Les articles signés n'engagent que leurs auteurs.

Nous appliquons la nouvelle orthographe, grâce au logiciel Recto-Verso développé par les linguistes informaticiens du Centre de traitement automatique du langage de l'UCL (CENTAL).

GRAPHISME :

A.M. Couvreur

COUVERTURE : Reportage Promotion 2015

© CUSL/H. Depasse

La promotion 2015

Discours des étudiants

Monsieur le Vice-Recteur, Monsieur le Doyen,
Chers Professeurs, Chers parents, Chers amis,
enfin, chers confrères, Mesdames et Messieurs,

Nous sommes honorés de prendre la parole, au nom de la 178^e promotion de médecine de l'UCL. Nous clôturons par cette cérémonie académique une étape d'un long parcours qui du premier à ce dernier jour en auditoire, a été parfois semé d'embûches, mais surtout, a été riche en émotions diverses et diversifiées.

Tout a commencé avec cette idée un peu folle de s'inscrire en médecine. En nous y inscrivant en première année, nous étions fraîchement sortis de notre confort familial, nous avions des ambitions et des projets plein la tête. Les uns s'y étaient inscrits par défi, d'autres par obligation due parfois à un héritage familial et ceux qui s'y étaient inscrits par vocation. Nos professeurs de première année nous avaient demandé le premier jour de regarder à sa gauche et de regarder à sa droite et de se dire qu'une seule de ses trois personnes terminera ses études de médecine.

Une telle situation en première année a eu le mérite de motiver certains et d'en dissuader d'autres. Cependant, le chemin étant long et laborieux, les moments de faiblesse et de découragement furent nombreux. Heureusement, dès ces premiers instants de stress intense, une relation d'entraide mutuelle s'est créée entre nous renforçant notre détermination à aller jusqu'au bout. Au cœur de cette vie collégiale, le retour à soi et les interrogations personnelles sur le choix posé pour notre avenir étaient omniprésents. Car par le choix des études de médecine, nous avons décidé de consacrer plus de sept ans de notre vie pour la mettre au service de celle des autres ! Suis-je sûr de mon choix ?

Ces moments de doute ont malencontreusement été intensifiés par l'épisode des numéros INAMI. Notre désarroi fut à son comble ! Ce fut pour nous tous un moment inattendu de stress intense et inoubliable à la veille de notre plus gros examen le « mammoth ». Des mouvements de solidarité interuniversitaires ont vu le jour ! Nous étions tous réunis sous un même slogan : un INAMI pour tous. Des tensions et des intentions, pas toujours favorables à notre cause, sont également apparues. Mais grâce à cette solidarité qui nous a liés face à cette dure épreuve et grâce à l'investissement et à la mobilisation de certaines personnes qui nous ont accompagnés dans ce rude et angoissant combat, le but fut atteint et le problème fut résolu pour nous ! Bien que nous en gardions tous un émouvant souvenir, certains d'entre



nous, forts de leur foi en l'avenir, portent leur regard vers le nouveau chemin qui se dessine pour nous. Mais malheureusement, à la suite de ce tumultueux moment de notre parcours, une amertume persiste parfois vis-à-vis de ceux qui en furent les instigateurs. Cependant, ces sentiments divergents, propres à chacun, n'entachent en rien notre détermination de rester soudés face aux épreuves. Cette cohésion nous est indispensable durant la poursuite de nos études et dans l'exercice de notre métier.

Cohésion qui s'est aussi forgée au cours de ces 7 années lors de moments forts, et ce, notamment, au travers des liens qui se sont tissés, et des amitiés qui se sont créées. Il y a eu les débuts, les années de baccalauréat, dans nos universités respectives. Nous avons alors découvert les études universitaires, une nouvelle manière de travailler et, surtout de nouvelles personnes à rencontrer. Ensuite, il y a eu l'arrivée des étudiants de Namur, Mons, et même Liège. Ce moment a été important pour nous tous. Il a été empreint d'excitation, excitation de découvrir de nouvelles têtes, un nouveau campus, et dans certains cas, une nouvelle ville. Il a débuté avec un moment fort, le mariage symbolique de nos auditoires respectifs. Il a perduré avec la semaine dite d' « half-time », semaine pour célébrer la moitié de nos études. Cette cohésion, nous l'avons encore ressentie ces derniers jours, durant lesquels nous avons fêté la fin de notre parcours.

Ces 7 années ont également permis de nous enrichir. Nous enrichir, à la fois sur le plan professionnel, via l'acquisition de connaissances dans le domaine médical, mais aussi, et surtout, sur le plan personnel. Il nous a fallu apprendre à gérer de nouvelles situations, de nouvelles émotions, comme le stress, les sauts d'humeur, l'anxiété, émotions, ressenties lors des sessions d'examens, et décuplées lors du passage des concours. C'est à ce moment-là que nous avons pu compter sur le soutien de vous, nos proches, et particulièrement de vous, chers parents, vous qui avez été toujours là pour nous soutenir, et ce, durant l'entièreté de nos études. Nous étions impatients de quitter le cocon familial, mais heureusement, vous n'avez jamais été bien loin.

Il nous faut revenir sur un autre événement marquant, les stages. Ceux-ci nous ont donné la possibilité de découvrir et pratiquer les principales disciplines médicales. C'était enfin le moment tant attendu du passage de la théorie à la pratique. Nous avons pu exercer nos connaissances et compétences, mais également apprendre à développer nos relations avec les patients, les proches de ceux-ci, et avec les équipes soignantes. Nous y avons aiguisé notre empathie et notre compassion, face à des situations parfois dramatiques. Nous avons dû faire preuve de courage pour faire face à la dure réalité des hôpitaux, mais également, pour parvenir à trouver notre place dans ce milieu. Du courage, nous en avons également fait preuve au cours de ces 7 dernières années, pour enfin arriver ici, au jour de notre proclamation.

À la veille de ce grand départ, vers un avenir qui ne sera pas identique ni pour les uns ni pour les autres, nous tendons à garder ce point commun à nous tous : notre solidarité face aux épreuves et face aux difficultés. Notre diplôme de médecine est une étape de nos apprentissages que nos professeurs ont œuvré à nous inculquer. Ils ont travaillé tout au long des sept années d'études à nous mener vers l'acquisition de compétences et d'aptitudes professionnelles.

Nous quittons aujourd'hui les bancs de l'université, conscients que nous ne sommes qu'au début du chemin qui nous mène à l'exercice de notre métier. Conscients de nos limites, nous sommes déterminés à nous remettre en question et à garder animées en nous cette curiosité scientifique et l'audace d'aller plus loin. Nous avons la conviction de pouvoir exercer dans le respect de l'autre quel que soit son statut et à transmettre le savoir, avec une conscience professionnelle digne de notre métier, à tous les futurs stagiaires qui nous seront confiés à l'avenir.

Au nom de tous les étudiants, nous remercions tous nos professeurs pour leur investissement sans faille, le personnel administratif pour sa disponibilité, sa patience, et sa précieuse collaboration, le personnel médical qui nous a accueillis lors de différents stages ainsi que toutes les personnes qui ont contribué de loin ou de près à notre formation. Nous remercions tous nos parents pour leur accompagnement durant toutes ces années et surtout pour leur mobilisation efficace nous ayant permis de clore ce parcours !

Un remerciement particulier à Madame Acreman pour son investissement et sa patience sans fin dans l'organisation de cette proclamation.

Et parmi ces médecins que nous sommes, nous nous tournons plus particulièrement vers nos condisciples qui ont dû surmonter des situations personnelles graves et éprouvantes. Mais à force de leur courage remarquable, ils sont parmi nous aujourd'hui ! Et comme le dit Fénelon « Le vrai courage ne se laisse jamais abattre. » Vous représentez pour nous tous ce vrai courage ! Merci pour ce bel exemple !

Il nous paraît important de terminer ce tour d'horizon des émotions par, peut-être celle que nous ressentons tous aujourd'hui, à savoir, la fierté. Car oui, nous pouvons être fiers du chemin parcouru, fiers de ce diplôme que nous venons d'obtenir et fiers du métier que nous allons exercer.

Je voudrais à présent clore ce discours en nous réappropriant cette phrase du premier jour : « Regardez à votre gauche, regardez à votre droite, vous voici tous médecins ».

Nous vous remercions pour votre écoute.



La promotion 2015

Homélie de l'Abbé Claude Lichtert

« Tandis que Jésus et ses disciples étaient en chemin, il entra dans un village où une femme, appelée Marthe, le reçut chez elle. Elle avait une sœur, appelée Marie, qui, après s'être assise aux pieds du Seigneur, écoutait ce qu'il enseignait. Marthe était très affairée à tout préparer pour le repas. Elle survint et dit : 'Seigneur, cela ne te fait-il rien que ma sœur me laisse seule pour accomplir tout le travail ? Dis-lui donc de m'aider'. Le Seigneur lui répondit : 'Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses, mais une seule

est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera pas enlevée.' » (Luc 10, 38-42)

Marthe au fourneau, Marie au salon ; Marthe au boulot, Marie au repos ; Marthe la généreuse, l'hospitalière, et Marie qui probablement se sent le besoin de récupérer d'une nuit de garde ; à la discrétion de Marie, on oppose la bruyante agitation de Marthe qui semble à l'image de tant de nos contemporains qui ne peuvent s'empêcher d'occuper tout le terrain, qui

ont l'art de provoquer du stress et qui, voyant un autre ne se laissant pas prendre à ce régime-là, vont tenter de l'y soumettre. Marie la désœuvrée est au bord du « bore out » tandis que Marthe qui s'épuise de toute part frôle le « burn out » et elle s'en plaint. Que ce soit Marie ou Marthe, chacune frôle la caricature.

Eh bien, je vous propose de prendre du recul par rapport à ce genre de contraste peu constructif en parlant de ce qui vous a fait choisir cet évangile pour vous aider à exprimer cet essentiel qui vous rassemble ce matin. Ô combien cet évangile vous convient si bien, surtout à vous chers promus de cette année-ci. Pourquoi ? Parce qu'il y est question d'écoute et de service, ce qui constitue l'essentiel de votre nouvelle profession, mais il est aussi question de relations tendues entre les différents personnages, de choix qui suscitent l'incompréhension, de reproche et de la recherche de personnes qui permettent de prendre un peu distance par rapport aux tensions vécues. J'ai l'impression d'avoir résumé en quelques mots l'année qui vient de s'écouler.

C'est vrai que les personnages des deux sœurs sont contrastés : Marie est tout ce que Marthe n'est pas, mais l'intérêt du récit touche davantage à la place que chacune prend face à Jésus : si Marthe reçoit Jésus, elle ne l'écoute pas, par contre elle lui parle et lui répond. A l'inverse, Marie ne reçoit pas Jésus, mais elle l'écoute. Jésus, lui, ne vient pas dévaloriser Marthe ni son hospitalité : il la provoque, il vient toucher et secouer le système hospitalier dans lequel nous la voyons prisonnière. De plus, Jésus ne peut que constater le vide dans la relation entre les deux sœurs. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a pas de relation directe : quand Marthe parle, elle parle de sa sœur, elle ne parle pas à sa sœur. Marthe se plaint en effet, non que le travail soit lourd, mais que Marie l'ait laissée seule pour le prendre en charge. L'agitation de Marthe a engendré une relation vide ; c'est cette relation manquée qu'elle vient déclarer à Jésus. Marthe, laissée seule, s'enfermant dans son rôle de victime, vient dire qu'elle se sent abandonnée, que personne ne s'en émeut. « Dis-lui donc de m'aider ! » Mais il n'y a pas de réponse directe à cette demande. Avec cet impératif, Marthe fait pression sur Jésus pour que Marie revienne vers elle. Et elle le fait indirectement : elle dit à Jésus de dire à Marie. Elle mandate Jésus

pour qu'il oblige Marie. Marthe se sent seule, mais rien ne dit que Marie l'a laissée seule. On n'est pas loin de certaines relations entre collègues dans une unité de soins...

Alors que Marthe s'enfermait dans le devoir, voulant que Jésus transforme la situation, celui-ci suscite la réflexion : Marie a choisi librement l'écoute de la parole et c'est la meilleure part, tout en ne disant pas que Marie doit abandonner Marthe. Il existe pour Jésus un appel impérieux, l'appel à écouter. Sont mis ainsi en échec le devoir, la concurrence et la jalousie qui ne permettent pas de choisir librement.

Cette année tout particulièrement, chers promus, des choix ont voulu être faits pour vous ou plutôt contre vous, en tout cas pas avec vous. Ces choix manquaient tant de liberté et d'imagination. Chacun en a été victime, vous d'abord, ainsi que vos parents qui tentent depuis toujours de vous soutenir au mieux, mais aussi ceux qui sont victimes du pouvoir politique équivoque. Comme me le disait il y a quelques jours un responsable de votre Faculté : « Les dossiers sont inhumains ». Pas les étudiants. Dans ce cas, nous avons une tâche : faire découvrir sa part d'humanité à l'étudiant, au collègue, au responsable de Faculté. Peut-être même au politique. Faire découvrir à l'autre sa part d'humanité, cela demande de la remise en question, de l'énergie et du temps que, de toute façon, vous n'aurez pas, mais que je vous implore à trouver. Sinon vous deviendrez rapidement une brochette d'éreintés et de plaintifs.

À l'image de Marie dans l'Évangile, nous sommes invités à poser des choix libres. Choisir est un acte qui nous rend intense, qui nous empêche de courir dans tous les sens, de nous disperser ; choisir, cela nous fait aller au centre de nous-mêmes, là où il n'y a plus de division, là où il n'y a pas de comparaison possible avec ce que fait l'autre : la jalousie et la concurrence nous rendent incapables de faire un choix. Les jaloux estiment que tout leur revient, et de préférence, la part de l'autre, celle qui fait que nous sommes différents. Pussions-nous choisir librement qui nous sommes appelés à être.

Abbé Claude Lichtert, aumônier des étudiants







Interview de l'AMA-UCL

Kaisen Huang

Traduction : Coralie Gennuso

René Krémer : Cher confrère, débutons par votre jeunesse. Où êtes-vous né ?

Kaisen Huang : Je viens du sud-est de la Chine. Je crois savoir que la Belgique a deux pandas géants depuis 2014. La province de Sichuan où je suis né est la région des pandas. Nous venons donc du même endroit.

R.K. : J'ai lu que Sichuan est la province la plus peuplée de la Chine : environ 85,000 habitants. Votre famille ?

K.H. : La ville de ma naissance est petite. Mes parents sont simples. Mon père est un vétérinaire connu et ma mère travaille dans l'école moyenne. J'ai une jeune sœur.

R.K. : Vos premières années à l'école ?

K.H. : J'ai débuté au jardin d'enfants à 3 ans et à l'école primaire à 6 ans.

R.K. : Vos écoles sont-elles mixtes ?

K.H. : Oui. Pratiquement toutes, y compris les jardins d'enfant et les écoles secondaires. Filles et garçons sont dans les mêmes classes et jouent ensemble.

R.K. : Quels étaient vos cours avant l'université ?

K.H. : La langue chinoise et les mathématiques étaient les cours les plus importants : le chinois prenait 15 heures par semaine, le sport 2 heures et la musique et la peinture un temps très court. Les langues étrangères comme l'anglais n'étaient pas enseignées à l'école primaire, mais je crois que cette situation a bien changé depuis lors.

R.K. : Votre horaire était-il chargé ?

K.H. : Oui. Je me souviens qu'après la classe, je passais 2 à 3 heures chaque jour à étudier et à travailler à la maison. Je crois qu'aujourd'hui ce travail est plus long. Une bonne nouvelle est que l'éducation actuelle attache plus d'attention à la danse, la peinture et les sports.

R.K. : Quelle raison vous a fait choisir la médecine ?

K.H. : C'est une question intéressante. Pour être hon-

nête, la médecine n'est pas mon choix personnel. Je connaissais peu de choses de la médecine quand j'ai dû faire mon choix. C'est mon père qui m'a dit que ce métier était bon pour moi, comme pour tous. Je respecte mes parents et leurs conseils : ce fut donc la médecine.

R.K. : Mais maintenant, vous ne le regrettez pas ?

K.H. : Non pas du tout. Après plusieurs années, la médecine me plaît vraiment. Mes parents ont fait le bon choix pour moi.

R.K. : À quelle université avez-vous étudié ?

K.H. : À l'université de Sichuan, qui est une des meilleures de Chine. J'ai obtenu mon titre de médecin après 7 ans et actuellement, je suis en deuxième année de spécialisation.



Université de Sichuan

R.K. : Avez-vous fait des travaux pratiques pendant vos études ?

K.H. : Oui, nous avons des programmes très chargés et de nombreux travaux pratiques pendant notre enseignement à l'hôpital. Il y avait un grand écart entre la théorie et la pratique. Nous devions apprendre le tout en détail : comment faire les visites à domicile, l'examen physique, le diagnostic, le traitement et la communication. Pendant 4 ans, j'ai dormi moins de 6 heures par jour.

R.K. : Y a-t-il en Chine des maladies cardiaques différentes de l'Europe ?

K.H. : Oui, elles sont différentes selon que le pays est développé ou en développement. En Chine par exemple, nous avons plus de cardiopathies rhumatismales qu'en Europe, en partie à cause des moins bonnes conditions de vie. Toutefois, l'hypertension artérielle et les coronaropathies augmentent en fonction de l'amélioration de l'économie et de l'âge de la population. Dans l'avenir, je pense que nos maladies se rapprocheront.

R.K. : L'infrastructure des hôpitaux est-elle différente selon les régions ?

K.H. : Grâce au progrès économiques des dernières années, l'infrastructure a progressé dans beaucoup d'hôpitaux. Nous avons déjà des équipements sophistiqués et des facilités modernes, tels le CT scan, la résonance magnétique et la médecine nucléaire. En général, les régions riches ont des équipements plus avancés et des docteurs plus compétents. Nous nous efforçons d'améliorer cette situation. Ces différences sont inévitables, car le pays est aussi grand que l'Europe entière.

R.K. : Y a-t-il des différences dans les techniques chirurgicales ?

K.H. : Je n'en suis pas certain parce que je n'ai pas eu l'occasion d'assister à une chirurgie en Belgique. Je pense qu'il y a des différences dans des détails techniques. L'Europe et la Chine ont en commun les indications, les contre-indications et les techniques chirurgicales, car nous partageons les mêmes directives.

R.K. : Est-ce que vous utilisez fréquemment l'hypnose et l'acupuncture ?

K.H. : Nous les utilisons rarement, surtout en cardiologie. En Chine, la médecine traditionnelle est l'objet de doute, parce qu'elle n'est pas aussi efficace que la médecine de l'ouest et ne peut pas être prouvée scientifiquement. Le peuple ne lui fait plus guère confiance. Elle est pourtant utilisée par certains, mais je pense que cette médecine doit changer si elle veut survivre.

R.K. : Pourquoi avez-vous choisi la Belgique ?

K.H. : La raison principale est mon tuteur, Madame le professeur Debarati Guha. Nous nous sommes rencontrés pour la première fois en Chine en 2009, l'année suivant le tremblement de terre de Sichuan. Elle m'a décrit ses recherches, que j'ai trouvées inté-

ressantes. Quand j'eus la chance d'obtenir un séjour à l'étranger de notre gouvernement, Madame Guha m'a obtenu un séjour à l'UCL. C'est pourquoi je suis ici.



Dégâts suite au tremblement de terre de Sichuan

R.K. : Connaissez-vous la Belgique ?

K.H. : Peu de chose. Je savais que Bruxelles était la capitale et le cœur de l'Union Européenne, qu'Anvers est mondialement connue pour ses diamants. Je ne connaissais par contre rien des universités belges.

R.K. : Quelle fut votre première impression ?

K.H. : J'aimais cette ville à première vue. C'est une ville historique, avec de beaux bâtiments et une population très hospitalière.

R.K. : Avez-vous eu l'occasion de faire des visites en Belgique ?

K.H. : Anvers, Bruges. La Belgique étant un petit pays, j'ai vu également la France, l'Italie et les Pays-Bas. Ce sont de beaux pays.

R.K. : Quel est votre travail chez nous ? Suivez-vous des cours ? Est-ce un travail particulier ?

K.H. : J'ai deux missions. L'une est une recherche en épidémiologie, la relation entre un désastre naturel et une cardiopathie ischémique. L'autre mission porte sur l'enseignement : l'écriture scientifique et comment utiliser le logiciel d'analyse de données. Avec l'aide de Debari Guha et d'autres collègues, j'ai perfectionné l'épidémiologie et l'utilisation de la base de données. Toutefois, j'attends toujours d'être accepté

dans votre hôpital. J'espère y apprendre plus qu'en internat.

R.K. : Est-ce que les nos méthodes d'enseignement en Chine, sont différentes de chez nous ?

K.H. : Oui. Elles sont assez différentes. Je donnerai mon expérience en exemple. J'ai participé à des cours à l'UCL et j'ai nettement remarqué que les étudiants sont encouragés à exprimer leurs propres idées et à discuter avec le professeur et leurs compagnons. Les enseignants en Chine sont plutôt des prêcheurs. Ils s'efforcent de transmettre les connaissances et leur compétence à leurs élèves : c'est un peu fastidieux et peu efficace. Il faudrait que cela change.

R.K. : Que vont être vos prochains entraînements en Belgique ?

K.H. : D'abord, je vais passer plus d'une année dans votre école de santé publique et d'épidémiologie. Ensuite, j'espère travailler dans votre hôpital et rencontrer des médecins. Mon but est d'acquérir des pratiques cliniques. J'espère avoir la chance d'observer votre travail quotidien et comment le système médical évolue en douceur.

R.K. : Combien de temps allez-vous rester en Belgique ?

K.H. : Je n'ai beaucoup de temps. Il faut que je me dépêche.

R.K. : Comment voyez-vous votre future profession ?

K.H. : En 2016, je serai docteur en cardiologie (PhD) Ensuite, je travaillerai dans le département de cardiologie dans un hôpital tertiaire. J'espère ne pas être un simple docteur, mais également un épidémiologiste en cardiologie : c'est mon rêve.

R.K. : Est-ce que le peuple chinois est influencé par son histoire passée ?

K.H. : Vous avez raison. Le peuple chinois est très influencé par son histoire. Par exemple en histoire, l'Europe est à l'origine de la civilisation moderne ; de la science et des arts. Vous êtes très développés. Nous désirons apprendre beaucoup de vous : c'est pourquoi le gouvernement chinois envoie beaucoup d'étudiants en Europe. La Chine a une histoire grande et glorieuse, probablement plus glorieuse que l'Europe, mais nous n'avons guère progressé dans les 300 dernières années. Vous vous êtes développé mieux et plus vite que nous. C'est pourquoi nous cherchons à apprendre de vous. Je crois que tous les êtres humains peuvent partager les fruits du développement

d'autres cultures. Nous pouvons apprendre des Européens, des Américains et de tout le monde.

R.K. : La religion est-elle importante dans votre culture ?

K.H. : Je dois dire que la religion n'est pas aussi importante que chez vous. Mais cela ne veut pas dire que nous n'avons pas de religion. Le peuple croit dans le Bouddhisme, le Taoïsme, le Christ ou l'Islam. Mais nous ne prenons pas ces religions aussi sérieusement que vous. Le peuple a son attention sur la vie quotidienne plutôt que sur la religion.

R.K. : Y-a-t-il des différences sociales, économiques ou politiques selon les différentes régions ?

K.H. : Il y a des disparités. C'est inévitable vue la grandeur du pays. Les régions proches de l'océan ont une meilleure économie et sont plus riches que ceux qui habitent plus loin, parce qu'ils n'ont pas la possibilité d'échanges avec le reste du monde : ces régions se développent moins.

R.K. : Que pensez-vous des relations avec Taiwan, le Tibet et Hong-Kong ?

K.H. : Je dois vous dire que cette question est difficile pour moi. Vous pouvez penser que ce que les peuples d'Hong-Kong et Taiwan ont fait est correct, moi, je supporte mon gouvernement. Je pense que nous avons des points de vue différents, à cause de notre passé social et de notre histoire. Comme je l'ai dit précédemment, les peuples sont influencés par leur histoire, qui est différente dans les pays de l'est et de l'ouest. En Chine, nous avons appris le collectivisme, ce qui signifie que l'intérêt du pays entier doit passer en premier lieu. Chaque personne, partout dans le pays doit respecter l'entière du pays y compris Taiwan, le Tibet et Hong Kong. Les pays de l'ouest sont plus individualistes. C'est pourquoi vous estimez que les trois régions en question peuvent faire ce qu'elles désirent. Nous pouvons nous comprendre mieux, si nous nous respectons l'un l'autre.

R.K. : Quelle est la position de la Chine dans le domaine de l'avortement ?

K.H. : Il est légal en Chine. Je comprends votre problème. Chez vous, l'avortement est du domaine religieux et politique. En Chine, nous le considérons comme une action scientifique. Le peuple chinois ne comprend pas pourquoi vous êtes tellement concerné par un problème scientifique. Vous pouvez penser que les femmes doivent abandonner leurs bébés, mais ce n'est plus le cas aujourd'hui, peut-être il y a

30 ans, lorsqu'il y avait des lois sévères sur la constitution de la famille. De nos jours, le gouvernement engage le peuple, à avoir plus d'enfants, car la population vieillit rapidement. La vérité est que ce n'est pas le gouvernement, mais les parents eux même qui veulent moins d'enfants, parce que leur éducation est coûteuse : les hôpitaux, le logement, la nourriture, et les médicaments. Certaines familles choisissent de ne pas avoir d'enfants. L'avortement est leur propre choix.

R.K. : Que pensez-vous de la peine de mort ?

K.H. : Je sais qu'elle n'existe plus en Europe, alors qu'elle existe toujours en Chine. Après le massacre de Charlie Hebdo, j'ai eu une discussion avec un collègue européen et lui ai demandé si ce n'était pas une cause de mise à mort des auteurs. Il m'a répondu que la mort n'était pas une option. J'ai demandé pourquoi: « Ces gens tuent les autres, ils doivent payer pour ce crime ? » Je ne sais pas qui d'entre nous a raison. Je pense que c'est plus qu'une question de loi. C'est un problème de culture et de la façon dont nous voyons

la justice. Je crois en la justice et je pense que l'on est responsable de ce qu'on fait. Peut-être la peine de mort n'est-elle pas un bon choix. Au moins, nous sommes d'accord pour ne pas être d'accord.

R.K. : Comment voyez-vous l'avenir de votre pays ?

K.H. : J'ai des souhaits pour la Chine et le monde entier. Je crois que chaque pays a le droit de choisir et de décider pour lui-même son propre chemin vers l'avenir. Chaque citoyen a le droit d'apprendre de chacun et de grandir ensemble, de vivre en paix sans différences entre petits et grands, puissants et faibles. Je pense que le peuple d'Europe a créé un bon exemple pour le reste de monde.

Vous avez un avenir que nous devons apprendre. C'est ce que j'espère. Nous sommes encore loin de votre chemin et devons rapidement rattraper ce retard.

R.K. : Cher ami, je pense que les Belges seront heureux de vous entendre, après avoir mieux compris la vie de votre énorme pays et les progrès en cours.

La femme prend sa place Édith Cresson (1934 -)



« Cette femme dérangeait ? Cette anticonformiste d'État, en marge du sérail, briseuse de tabous, s'en est pris à beaucoup de lobbies et dans un climat d'hystérie, a pourtant accumulé les tentatives de réforme. » (Elisabeth Schemla)

Jeunesse

Édith Champion Cresson est la seule femme qui ait atteint le poste de Premier ministre de la République Française. Sa mère était de droite et mondaine : elle considérait le Front populaire « comme une lie qui descendait dans la rue ». Son père, Gabriel Champion, inspecteur des finances, et son mari, Jacques Cresson, directeur chez Peugeot, ne furent pas étrangers à sa carrière. Son père, de tendance socialiste, avait été président de la Société de banque et de dépôts. Son mari était docteur en droit et diplômé des Instituts d'études politiques et internationales. Édith elle-même avait fait des études en démographie et en économie. Elle était décidée et intelligente, avec toutefois un franc-parler qui lui vaudra des inimitiés.

Dans un couvent de Savoie, pendant la Seconde Guerre mondiale, on lui faisait chanter la rengaine des collaborateurs, assurant le Maréchal de leur fidélité. Peu après, lors de l'hiver très rude de 1950, ses parents la placent en convalescence chez un couple d'Alsaciens dont le mari, Marcel Lenz, était un résistant dont elle retrouvera la trace parmi les victimes de Mauthausen. De Gaule remplaça aussitôt Pétain et devint son héros.

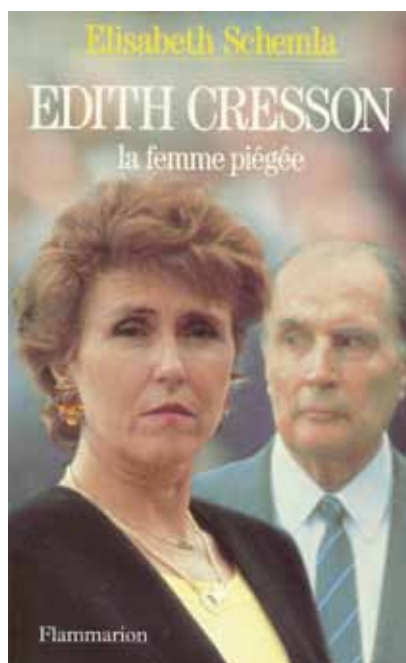
Ses opinions changèrent, le plus souvent opposées à la bourgeoisie et au conformisme, et cherchant l'indépendance. Malgré des idées de gauche, elle resta nationaliste et gaulliste. Tout en restant socialiste, elle ne craint pas de critiquer la Section française de l'Internationale ouvrière (SFIO), et notamment Guy

Mollet et Pierre Mendès France. Autre étrangeté, elle n'aime pas les forces qui soutiennent De Gaulle. On comprend qu'elle aura des difficultés en politique si elle maintient ces idées très personnelles et contradictoires.

Elle travaille dans un bureau d'étude et fréquente les clubs politiques, sans grand succès.

Après des fiançailles avec Jean Lipkowsky, un résistant gaulliste, elle épouse en 1959, Jacques Cresson, cadre chez Peugeot. Elle adopte le nom de son mari, une « plante d'eau douce » qui ne décrit pas son caractère. Elle aura deux filles et entreprendra une thèse en démographie sur la vie des femmes. Une fracture du genou due à un accident de voiture lui laissera une légère claudication.

En 1965, elle participe à la candidature de François Mitterrand qui deviendra son conseil, bien qu'ils aient des opinions différentes dans plusieurs domaines. Elle partage toutefois ses inimitiés parmi les socialistes, tels Chevènement, Mauroy et Rocard. Son caractère très particulier se forme. La description de ses contrastes par Elisabeth Schemla est dure : « Féminine et rire en cascade ; une voix placée entre le faubourg et Saint-Honoré, passe de l'alcôve au marché et du marché au salon, retrousses ses manches en bon bûcheron, mais croise ses jambes comme une star... Ce qui va lui nuire, c'est qu'elle crèverait avec bec et ongles ceux qui attaquent ses idées et son modèle ». Quand les femmes françaises ne vous aiment pas, elles ont parfois un vocabulaire spécial. Certains hommes le leur rendent bien. Jacques Lang aurait traité Édith Cresson de « pouffiasse ».



Edith et François Mitterrand

Députée du Parlement européen de 1979 à 1981, Cresson critiquera le travail de l'Europe, assez disparate selon les pays, notamment en ce qui concerne le problème agricole et l'envahissement des voitures chinoises. Pour elle, les Anglais sont plus occupés par les moutons d'Australie et les Français souvent absents et nuls en économie. Elle fait de nombreuses visites positives à l'étranger, entre autres au Japon.

En 1980, avec Lipkowski, elle tentera, de rapprocher Mitterrand et Chirac, sans grand succès, au cours d'un repas qui est resté célèbre. Le but était de rapprocher PS et RPR, De Gaulle et les socialistes, ce qui l'aurait très bien arrangé. Cette réunion froide est niée par certains.

Une carrière politique rapide et variée jusqu'à l'état de première ministre

En 1981, Mitterrand, enfin Président de la République, et grâce à son rôle important au parti socialiste, donnera divers ministères à son alliée, avec plus ou moins de bonheur. Ancienne responsable des problèmes agricoles à la Convention des institutions républicaines, elle est la première femme à se voir confier le Ministère de l'Agriculture dans le gouvernement Mauroy. Les dirigeants de la Fédération Nationale des Syndicats d'Exploitants Agricoles (FNSEA) considèrent cette nomination comme « une véritable provocation, un mépris à leur égard ». Des affiches dans les rues sont insultantes : « Tu es sans doute meilleure au lit qu'au ministère. » Le patron de la FNSEA a des phrases méchantes comme : « Son agressivité lui tient lieu d'intelligence. » Mais plus tard, comme la mule du pape, elle aura le dernier mot dans leur style : « J'étais bien à l'agriculture puisque j'avais affaire à des porcs. » Par contre, elle privilégie les petits agriculteurs, écrasés par les dettes du Crédit agricole. Elle rétablit les coopératives.

Mitterrand se voit obligé de la remplacer et de lui confier le Commerce extérieur et le tourisme (1983-1984), puis le Redéploiement industriel et du Commerce extérieur (1984-1986). Avec Laurent Fabius Premier ministre, elle accompagne les entreprises françaises dans la conquête de nouveaux marchés d'exportation aux États-Unis et au Japon. Elle préside également « France exporte plus », un club visant à favoriser l'implantation des petites et moyennes entreprises françaises à l'étranger. Elle sera un bon ministre du commerce extérieur selon Jacques Delors qui partait à Bruxelles. Elle est moins influencée par Mitterrand qui connaissait mal les industriels.

Elle profite de son passage au gouvernement pour renforcer sa position en province. Elle devient conseillère générale dans la Vienne et maire de

Châtelleraut. En 1988, elle est appelée au poste de ministre des Affaires européennes dans le gouvernement de Michel Rocard. Elle participe aux négociations des accords de Schengen et intervient dans le secteur de l'automobile européenne et de l'audiovisuel public. Confrontée à la crise de la vache folle, la France est alors la première à fermer ses frontières aux bovidés britanniques.

Premier ministre - Mai 1991 à avril 1992

François Mitterrand offre à son amie la charge de Premier ministre. Elle refuse d'abord, parce qu'elle espérait l'économie, les finances et le commerce extérieur, en raison de son expérience. Elle propose Bérégovoy, mais Mitterrand le trouve vieux et terne, elle accepte donc finalement ce poste important.

Beaucoup de politiciens sont mécontents de ce choix, sauf les femmes au début. Mitterrand dit à Cresson : «Vous êtes en dehors des courants, c'est très bien.» Il croit sans doute que Cresson transmettra ses idées, sans que lui-même ne soit mal vu si son idée n'est pas acceptée.

Cresson prépare un plan social de trois ans, notamment la révision du financement des partis politiques et des retraites. Elle ne s'occupe guère du sort de certains anciens collaborateurs qui restent ses ennemis. Elle désire dans son gouvernement des gens qui ne sont pas des « éléphants socialistes », mais des grandes pointures : Pierre Bérégovoy à l'économie et aux finances, Roland Dumas aux affaires étrangères, Lionel Jospin à l'éducation nationale, Jacques Langue à la culture et à la communication, Bernard Kouchner à l'action humanitaire, et six femmes, dont Martine Aubry au travail et Elisabeth Guigou aux affaires européennes. Mitterrand remanie ce projet et remplace Jospin par un « certain » Dominique Strauss Kahn. En fait, elle est peu soutenue par un groupe certes de valeur, mais disparate, et n'a ni clientèle, ni amis politiques, ni hauts fonctionnaires. Mitterrand lui aurait dit : «Tu peux tout bousculer.» Il se disait sans doute : «On verra bien.»

Le but de Cresson : «Faire réussir la France dans l'Europe de 1993 et dans le monde de l'an 2000.» Il n'y avait plus qu'à réussir et mener à bien la réduction du chômage, la hausse de la qualification des travailleurs, l'environnement et le développement durable, la défense de l'agriculture. Plus facile à promettre qu'à réaliser.

Guy Schwartz, un conseiller technique d'Édith Cresson à Matignon, l'a décrit sans ménagement dans «l'autopsie d'un naufrage» : « Nous vivions dans un

'bordel véritable'. Elle n'avait ni programme, ni spécialiste dans son cabinet, ni priorité. Certains de ses ministres « ne désiraient pas autre chose que lui savonner la planche. »

Selon ce conseiller, le discours inaugural de politique générale était trop long : Cresson avait demandé un projet à chaque ministre « sans priorité et sans souffle ». Ce « discours catalogue » sera mal vu même par les socialistes.

Schwartz avait préparé pour Cresson une émission destinée à détendre l'atmosphère. Huit jours avant le passage sur TF1, « une ultime vérification était bonne et les deux messages essentiels étaient bien ». Mais le journal le Monde avait réussi à se procurer le texte et le publia quelques heures avant l'interview. Selon le journal, l'opinion sur l'immigration était habilement assimilée aux idées de Le Pen. « Les propos de Cresson ne passèrent pas. »

Elle se consacra en vain à son travail : éducation, ensemble industrie-économie, trésor, aménagement du territoire.

Ses ennemis socialistes étaient Rocard, Mauroy, Fabius, Jospin et surtout Bérégovoy, qui aurait voulu être Premier ministre.

Schwartz reviendra sur son interview dans un livre(1) : «Les idées de Cresson étaient bonnes, mais elle déplaisait par son franc-parler, son audace, ses petites phrases maladroites qui faisaient le bonheur de la presse et des rumeurs. Elle aimait qu'on parle d'elle, sans se rendre compte que de grands journaux étaient ses ennemis. Elle se plaignait maladroitement, ce qui ne faisait qu'augmenter leurs critiques.»

Erreurs et attaques

Les journalistes dans leur ensemble sont surtout intéressés par les formules bien frappées, les petites phrases assassines dont ils sont certains qu'elles seront répandues. Un journaliste pervers écrit : «Nous sommes au service de notre patron, en fonction du contexte qu'il veut faire passer et de qui il veut se débarrasser. À nous de savoir viser juste, de mêler intelligemment le vrai et le faux ou de pécher par omission, de telle sorte que l'information ait la tonalité voulue, plus dévastatrice quand elle concerne une femme. »

À propos de sa nomination de Premier ministre, elle dit : «Je n'avais rien demandé, j'avais créé mon entreprise, mais Mitterrand voulait un symbole. Je savais que ce serait terrible. Ce fut un déchaînement.» Taxée d'incompétence, elle sombre vite dans l'impopularité.

Son style direct n'arrange rien. Un élu parle de «son argot vulgaire de poissonnière ». Un autre dénonce «un régime pompadourien».

Une émission de télé, intitulée le Bébête show, fait d'elle une caricature méchante. Elle y apparait comme une marionnette, une panthère dénommée «Ama-botte», compagne de la grande gueule de « Kermit-terrand ». Les femmes qui la défendaient au début, la critiquent à présent, probablement en partie par jalousie. Claude Saraute, très appréciée aux « Grosses têtes », a des phrases qui font rire les amateurs : «Bien qu'ignorant tout de vos rapports, j'imagine mal le MIMI te repoussant du pied, agacé par tes câlineries de femelle en chaleur.» Et la suite : «Elle obéit à Mitterrand, et l'appelle mon roudoudou d'amour.» Elle élargit : « Si on est devenu un pays de jobards, on a le premier ministre qu'on mérite. »



Les paroles maladroites

En 1987, alors qu'elle était députée, lors d'une interview sur les femmes avec un journaliste anglais, elle se laisse dire qu'en Angleterre, « les hommes préfèrent la compagnie des hommes ». Son texte remanié ne sort dans le Sunday's London Observer qu'en 1991, lorsqu'elle est Premier ministre. La forme est plus précise : « La plupart des Anglais sont homosexuels près de 25%, comme en Allemagne et aux Etats-Unis. Je considère cela comme une sorte de maladie. »

Elle a beau prétendre que ce texte est faux, les journaux anglais en font un scandale, notamment le Herald Tribune. Ils citent d'autres paroles de Cresson, vraies ou fausses. Le Nouvel observateur écrit que Cresson aurait traité Guigou de « poupée Barbie ». On attaque ses conseillers, surtout Abel Farnoux, pour montrer que c'est lui qui dirige et que Cresson n'en est pas capable : « Un clairon certes, mais qui sonne la retraite. »

C'est un reportage produit par Pierre Salinger pour une chaîne américaine qui va mettre le feu aux poudres. L'entourage de Cresson avait accepté l'entretien pour faire mieux connaître son image internationale. N'ayant pas ses conseillers à ses côtés, elle tend à confirmer l'homosexualité des Anglo-Saxons et ne nie pas d'avoir été la maitresse de Mitterrand. Ce texte est transmis en France.

Dans le Times, elle compare les Japonais à des « fourmis jaunes, menant des existences démesurément laborieuses, inacceptables pour les standards européens, concernant les loisirs et la sécurité sociale ». Des Japonais brûlèrent son effigie.

Ses idées politiques et personnelles

Tout en étant intéressantes, ses idées sont souvent contradictoires. Admiratrice de De Gaule, elle regrette la dégradation d'un socialisme pur et la quasi-disparition des communistes après la chute du mur de Berlin. Elle veut venir au secours des petits patrons et insiste sur la compétitivité économique des entreprises et juge ses ministres très durement. Elle envisage des impôts nouveaux et la suppression des 35 heures.

Quelques lois qu'elle proposa sans souvent les obtenir : Elle luttait contre le chômage (10% de la population active) en s'attaquant à la sécurité sociale et aux finances publiques ! Elle voulait une diminution des accidents de travail, une police de proximité et une réforme du code pénal qui sera promulguée trois mois après son départ.

Maladroite et mal vue, elle annonce la poursuite de la décentralisation et de la déconcentration des services de l'État, surtout le déplacement de l'École Nationale d'Administration (ENA) à Strasbourg.

Ses projets à l'étranger ne sont que des mots : paix au Moyen-Orient, sécurité d'Israël, indépendance de la Palestine et du Liban, politique du développement, respect des nations africaines, limitation des ventes d'armes et de la prolifération nucléaire.

Depuis la chute du mur de Berlin, l'immigration est un problème, toujours débattu de nos jours. Giscard propose l'abandon du droit du sol et parle d'invasion. Pour Cresson, Chirac a le langage de Le Pen lorsqu'il cite le « bruit et l'odeur ». Début juillet 1991, elle annonce un nouveau train de mesures pour la « maîtrise de l'immigration » perçu par la presse comme un durcissement du PS sur ces questions. Mitterrand reproche à Cresson de mal parler des socialistes, mais hésite à se séparer d'elle : « Cresson dérange, mais je suis pour. »

Des problèmes graves dépendent de ses ministres sans qu'elle en soit responsable, comme le mouvement étudiant et l'affaire du sang contaminé.

Bérégozov critique toutes les décisions de Cresson et menace de partir : « Qu'il démissionne » dit le président ! Elle aurait peut-être été mieux comprise, appréciée et efficace si la France avait eu un régime politique proportionnel comme la Belgique.

Elle reprochait l'excès de médecins et de malades, le lobby de l'industrie pharmaceutique, les erreurs de la sécurité sociale et ne craignait pas de faire connaître au peuple la faiblesse du système institutionnel.

Plusieurs conseillers tentent de changer sa voix, trop haut perchée et son manque de souffle. Elle utilise le « Hein ! » très fréquemment, comme le CHE de Guevara et l'et cetera. D'après Mauroy, « elle se prend pour Catherine de Russie ».



La « démission »

L'échec de la gauche aux élections régionales et cantonales de mars 1992 et un sondage catastrophique (76% des citoyens ne font pas confiance à Cresson pour résoudre les problèmes de la France) obligent pratiquement Mitterrand à changer son gouvernement et à remplacer Cresson. Il nomme Pierre Bérégozov le 2 avril 1992, Jospin sera mis à l'écart, remplacé par Jack Lang. Après une réunion des socialistes, le Président convoque sa préférée et fait preuve d'adresse : « En politique, il arrive un moment où on ne peut plus agir contre les siens et ils ne sont pas disposés à continuer contre cela. Vous n'êtes pas acceptée par les socialistes. Il se confirme de toute part que des députés sont vraiment prêts à quitter le groupe si je vous maintiens à la tête du gouvernement. »

Quelques années plus tard, Édith Cresson affirmera que lorsqu'elle rencontrait François Mitterrand pour lui « proposer des mesures », celui-ci « disait toujours oui », puis « reconnaissait qu'il ne pouvait rien faire

contre le mécontentement ». À d'autres moments, à ceux qui émettaient des doutes : « Attendez, laissez-lui sa chance. Vous verrez, elle vous surprendra. » En réalité, il se servait d'elle.

De janvier 1995 à 1999, Mitterrand la nomme à la Commission européenne, où elle est chargée de la Science, de la Recherche et du Développement. Elle s'occupe principalement des questions d'éducation, de formation et de recherche.

En 1997, elle est traitée avec succès pour un cancer du sein.

Pour avoir accordé un emploi supposé fictif dans son cabinet à un ami dentiste de Châtelleraut, elle est suspectée de népotisme et est contrainte à la démission en mars 1999. Inculpée pour corruption par la justice belge, elle bénéficie d'un non-lieu. En revanche, elle est condamnée le 11 juillet 2006 par la Cour de justice de l'Union européenne, qui la dispense de toute sanction pécuniaire, alors que la Commission demandait la suppression totale de ses droits à la retraite, tandis que l'avocat général de la Cour prônait la réduction de moitié de ses émoluments et avantages.

En 2006, Édith Cresson s'engage dans le comité de soutien de Ségolène Royal et fait savoir son soutien à sa candidature pour l'investiture du PS à la présidentielle de 2007. En mars 2008 lors des élections municipales, elle ne se représente plus à Châtelleraut.

L'éternelle jeunesse

Thierry Cordevoeuf a écrit très récemment un texte consacré à Edith Cresson, qui a créé la Fondation pour les Écoles de 2e chance et en a pris la présidence en 2001. « Je l'ai créée », écrit-elle, « pour aider l'intégration professionnelle et sociale durable de jeunes, sortis du système éducatif sans qualification et sans emploi ». Actuellement, ces écoles représentent 7800 stagiaires sur 63 sites, plus de 60% de ces jeunes trouvent un emploi ou une formation qualifiante à la sortie de l'école.

À 77 ans, elle dirige les écoles dans un modeste bureau, avenue de Grenelle. La « dame rousse » n'a rien perdu de son mordant, ni de son autorité. Elle s'occupe des jeunes, individuellement, en commençant par leur apprendre les données de base. Un tuteur veille sur chaque élève.

Elle poursuit également le travail pour le développement de l'innovation et de la technologie destiné à permettre aux petites et moyennes entreprises de trouver des marchés à l'étranger.



Son problème

Elle était intelligente, dévouée, active, sociale, mais personnelle, autoritaire, s'occupant peu de ses ministres et parlant souvent sans réfléchir. C'était une mauvaise façon d'entrer dans une carrière jusqu'alors masculine. Les droits de l'homme, dont les Français sont si fiers, ne s'adressent pas à la femme, au moins dans certaines fonctions.

Elle était plus indépendante et plus personnelle que Mitterrand ne le croyait.

N.B. : Je vous suggère de lire le livre de Koskas et Schwartz, sur le « Pouvoir misogyne » (2006). Schwartz a sans doute réfléchi depuis « L'autopsie d'un naufrage ».(2)

Cresson était-elle en avance sur son temps, dans son pays ?

Bas de pages

- (1) Bérégovoy mourut le 1er mai 1993. Le suicide est la version officielle, malgré les doutes de certains qui soupçonnent un assassinat.
- (2) Guy Schwartz écrira plus tard en 2006 avec Roselyne Koskas un livre intitulé « Le pouvoir misogyne: Pourquoi les hommes ont-ils peur des femmes en politique ? » : « Édith Cresson a concentré sur elle toutes les attaques misogynes et machistes qu'on peut imaginer sur les femmes. » Isabelle Chenu s'entretient avec Guy Schwartz de cette « exception française ». Le pays des droits de l'homme n'est visiblement pas celui des droits de la femme. Pour en comprendre les raisons, les auteurs, Roselyne Koskas et Guy Schwartz, ont longuement interrogé les femmes politiques françaises, de l'extrême gauche à l'extrême droite, sur la manière dont elles affrontent la misogynie qu'elles subissent

tous les jours. Pour la première fois, elles s'expriment publiquement, franchement, à cœur ouvert, sur ce sujet délicat. Leur énergie et leur combativité leur permettront-elles de parvenir à des postes de responsabilités auxquels d'autres femmes ont accédé un peu partout dans le monde ? Quels sont leurs atouts ? Il est temps de les écouter.

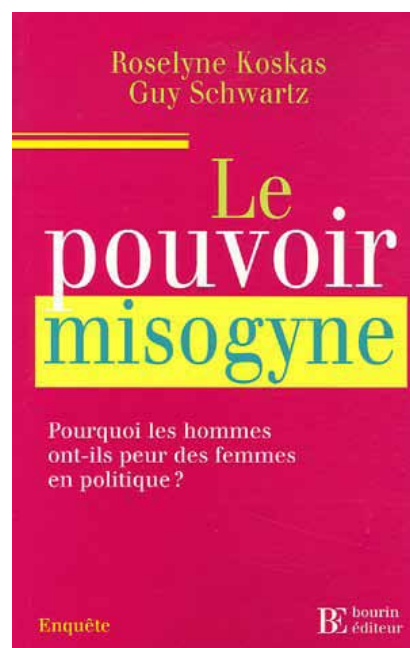
En Belgique, ce n'est guère différent, mais les journaux principaux sont moins critiques et moins menteurs. Néanmoins, attendons une première ministre !

Ouvrages sur Édith Cresson

Élisabeth Schemla, Édith Cresson, la femme piégée, Flammarion, 1993

Guy Schwartz, L'autopsie d'un naufrage, Entretien Roselyne Koskas et Guy Schwartz, Le pouvoir misogyne. Pourquoi les hommes ont-ils peur des femmes en politique, 2006

Thierry, L'éternelle jeunesse, 2015



Ouvrages écrits par Édith Cresson

- Avec le soleil, Éditions Jean-Claude Lattès, 1976
- L'Europe à votre porte : manuel pratique sur les actions de la CEE intéressant les opérateurs économiques, Centre français du commerce extérieur (avec Henri Malosse), 1989
- Innover ou subir, ouvrage politique aux éditions Flammarion, 1998
- Histoires françaises, autobiographie aux Éditions du Rocher, 2006

Désir de grossesse à un âge tardif

Luc Roegiers, René Krémer, Jean-Claude Hariga

M.C. : Bonjour !

Une patiente a un désir légitime de grossesse à l'approche des 50 ans.

Après de qui pourrait-elle obtenir des renseignements et conseils spécialisés et avisés (que ce soit en Belgique ou à l'étranger) ?

Merci pour votre réponse.

L.C. : Tout désir porte en quelque sorte intrinsèquement sa propre légitimité. Quant à sa réalisation...

La loi belge d'accès aux PMA de 2007 restreint à 47 ans le transfert d'un embryon, entre autres en raison des dangers spécifiques liés aux grossesses tardives, outre les particularités de la parentalité âgée (moins de dynamisme, moins de supports grand-parentaux etc). Les médias nous montrent régulièrement que certains pays ont moins de scrupules et ne limitent pas l'âge du don d'ovocytes, ce qui peut donner l'impression fallacieuse que tout est possible voire facile. Avant d'envoyer la patiente sur les routes internationales de ce que certains nomment un peu péjorativement le « tourisme procréatif », mieux vaut peser les risques.

Mes collègues obstétriciens Corinne Hubinont ou Frédéric Debiève informent préventivement pour de telles grossesses à risque, ou bien sûr le gynécologue traitant qui connaît la patiente.

M.C. : Grand merci pour ces renseignements.

Nos collègues obstétriciens ne pourront donc, légalement, que conseiller à la patiente d'abandonner son projet ici en Belgique (avec éventuellement un petit discours moral, que son entourage lui a déjà tenu...)?

Ma question doit donc être modifiée :

Existe-t-il un pays, pas trop lointain, où le transfert d'embryon est autorisé au-delà de 49-50 ans, et où opèrent des équipes sérieuses, qui pourront donner à la patiente une information claire, précise, circonstanciée, honnête, compétente, désintéressée, et exempte

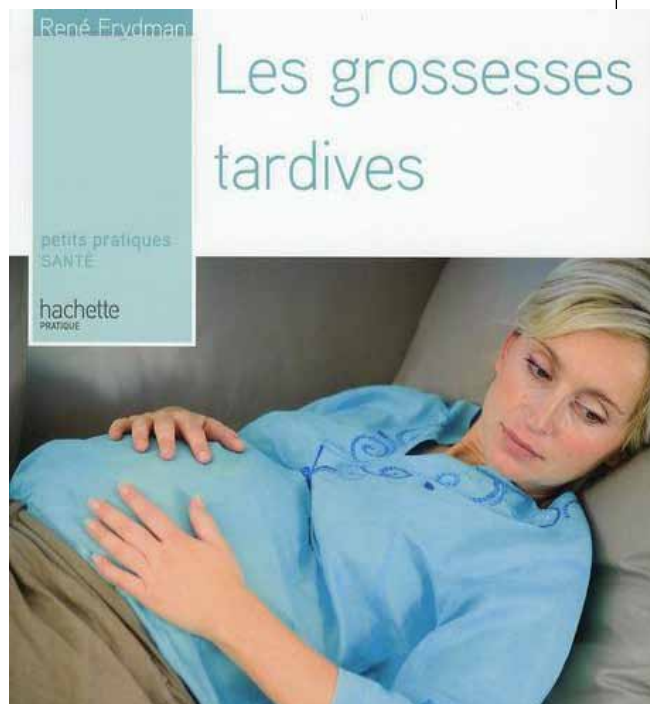
d'influences religieuses ou idéologiques, afin qu'elle puisse prendre sa décision en connaissance de cause (bref, pouvoir prendre une décision libre et éclairée) ?

R.K. : Il n'y a pas encore de réponse à la question modifiée. Si l'on pense qu'une grossesse tardive est à déconseiller, il n'y a pas de raison de répondre à cette question, dont on n'a en principe aucune expérience.

J.C.H. : J'aurais tendance à penser de même mais...il y a pas mal de cas de femmes qui ont procréé naturellement au-delà de 50 ans.

L'équipe que le Dr Chantraine souhaite existe peut-être quelque part sauf que je doute qu'elle soit désintéressée !

Par ailleurs qu'est-ce qu'un désir « légitime » ? Stricto sensu c'est celui qui se soumet aux exigences d'une loi (naturelle ou civile). Est-ce le cas ?



Les grossesses tardives, René Frydman, Petits Pratiques Hachette

Les filles d'Hippocrate

Elide Montesi(1)

Introduction

À 6 ans, une institutrice tentait de décourager ma vocation car « Médecin c'est un métier d'homme » Plusieurs décennies plus tard, mon fils cadet, alors âgé de 6 ans, traitait de fou un de ses copains qui voulait devenir médecin car « Médecin, c'est un métier de femme » Entre l'avis de mon fils, certes un peu biaisé par la profession maternelle et celui de mon institutrice, la profession médicale s'est en effet beaucoup féminisée.

Depuis l'antiquité, les femmes ont été des religieuses (bon nombre d'entre elles ont d'ailleurs été condamnées comme sorcières et sont mortes sur les bûchers de l'inquisition), sages-femmes ou infirmières, mais il a fallu attendre le 19^{ème} siècle et l'émergence des mouvements d'émancipation féminine pour voir apparaître les premiers noms féminins sur les diplômes décernés par les écoles de médecine.

Aujourd'hui, le nombre de femmes dans les facultés de médecine tend à dépasser celui des hommes. Pour le patient, le sexe du médecin qui le prend en charge ne pose plus de problèmes. Les femmes médecins font toutefois encore l'objet de préjugés inconscients, toujours prêts à s'exprimer.

Des études prétendent que les femmes médecins travailleraient moins d'heures par semaine que les hommes. La recherche d'un juste équilibre entre vie privée et professionnelle explique sûrement cette différence. Difficile challenge : durée de travail peut-être (certains estiment que les femmes voient simplement moins de patients, mais pour une même durée d'activité). Mais elles ont une gestion de l'organisation autre, pour ne pas dire meilleure, avec patients et famille.

La féminisation a été une chance pour la profession médicale, le moteur d'un changement bien venu, d'une prise de conscience de la nécessité de préserver une vie hors médecine. Je partage l'avis de ceux qui pensent que c'est sous l'impulsion féminine que les médecins ne veulent plus pratiquer dans les mêmes conditions sacerdotales que leurs confrères des générations précédentes. Les femmes ont changé de l'intérieur la façon d'exercer le métier. Fini le médecin qui ne comptait pas son temps : qualité ne rime plus avec heures prestées.

Par ailleurs, la grossesse reste toujours une pierre d'achoppement. Pour une femme médecin, décider d'avoir un enfant la rend moins compétitive par manque de temps et la met hors course pour sa carrière. Pourtant, après une dizaine d'années d'étude, les femmes ont le droit de s'épanouir dans leur carrière sans renoncer à leur vie privée. Notre profession a beau être féminisée, cela se répercute encore trop peu au niveau des « postes de prestige ». Peu de femmes enseignent dans les facultés, peu d'entre elles sont chefs de clinique et, sauf quelques exceptions, syndicaux médicaux et conseils de l'ordre, même si les choses commencent à bouger.

L'envie m'est venue un jour de partir à la découverte de quelques-unes de ces vaillantes et courageuses filles d'Hippocrate qui ne sont pas résignées aux préjugés millénaires excluant les femmes d'un domaine qui serait du ressort exclusif des hommes, sans leur détermination à forcer les portes des Universités et des hôpitaux bravant les rebuffades et les quolibets. Ces premières femmes médecins ont été des personnalités d'exception et certaines se sont distinguées dans d'autres domaines chasses gardées des hommes, jouant ainsi un rôle non négligeable dans l'évolution tant de la médecine que de la société.

Henriette Faber

Pour surmonter l'interdiction faite aux femmes de devenir médecins, certaines n'hésitent pas à se travestir.

Henriette est née en Suisse, à Lausanne, en 1791. Devenue orpheline très jeune, elle est adoptée par un oncle militaire, médecin colonel d'un régiment suisse à la solde des Français. Ce dernier l'emmène à Paris où elle grandit dans un environnement militaire. C'est d'ailleurs à un hussard français que son oncle la marie et elle suivra son époux au cours de la campagne de Napoléon en Autriche.

Médecin et militaire

L'époux d'Henriette est tué à la bataille de Wagram et l'enfant issu de leur union est mort-né. Henriette, qui s'intéresse à la médecine et à la chirurgie, décide alors de devenir médecin. La formation est évidemment inaccessible aux femmes mais aux grands maux, les grands remèdes.

Henriette Faber, travestie en homme et sous le nom de Henri Faber, obtient sans problème le diplôme qui lui permet de s'engager comme chirurgien dans la Grande Armée napoléonienne. Sans que personne ne se doute jamais qu'elle est une femme, elle exerce ainsi son activité de chirurgien au cours de toutes les campagnes napoléoniennes y compris celle de Russie. Prisonnière en Espagne en 1818, elle y devient médecin officiel espagnol sous le nom d'Enrique Faber. Elle part en 1819 à Cuba où elle sera nommée au poste de médecin légiste.

Un tragique Vaudeville

À Cuba, l'histoire plutôt héroïque d'Henriette-Henri-Enrique Faber tourne au vaudeville. Pour déjouer les soupçons qui circulent autour de son identité sexuelle, elle épouse sa jeune servante qu'on imagine ravie de l'aubaine. Le mariage, et pour cause, n'étant cependant pas consommé, la jeune épouse finit par découvrir le pot aux roses et dépose une plainte

contre « Enrique ». Au terme du procès qui s'ensuit, en 1823, Henriette est condamnée à 10 ans de réclusion pour usurpation d'identité et profanation du sacrement de mariage. Elle ne restera cependant en prison que trois mois. Expulsée de Cuba et interdite de séjour sur tous les territoires espagnols, Henriette aboutit en Floride où elle reprend ses vêtements d'homme et son activité médicale.

On ne sait plus rien de sa vie ensuite jusqu'à ce qu'on la retrouve en 1848 à Veracruz toujours soignant les malades mais cette fois sous l'habit bien féminin des sœurs de Saint-Vincent de Paul et le nom de Sœur Marie-Madeleine.

On ignore comment et quand mourut cette femme à l'histoire aussi fascinante que rocambolesque qui transgressa de nombreux interdits pour réaliser sa vocation médicale.

Note de bas de page :

(1) Madame Elide Montesi est médecin généraliste de l'UCL, pratiquant en Wallonie.

Souvenirs et anecdotes Mandarins du passé

J'étais assistant à Paris chez Jean Lenègre, brillant professeur, à Boucicaut depuis quelques mois.

J'avais fait un travail sur le troisième bruit du cœur et le bruit de galop : le patron me demanda de présenter ce travail à la Société de cardiologie, qui avait lieu à l'hôpital des enfants malades. J'avais le trac et j'en fis part au patron qui me dit : « Imagines que les auditeurs sont plus bêtes que toi, même si ce n'est pas vrai. » Je dois reconnaître que je ne parvins pas à me servir de cette méthode contre le trac. Le plus célèbre et le plus âgé des patrons de l'époque, Charles Laubry avait parlé tout haut à ses voisins pendant mon exposé et prit ensuite longuement la parole à propos de sa conception des bruits du cœur.

Personne ne posa de questions : le maître avait parlé. Lenègre se contenta de me sourire et me dit que mon exposé était bon : évidemment puisque, c'était son idée.

R.K.



Jean Lenègre



Charles Laubry



C'était avant les événements de mai 1968

L'enseignement en Chine (voir p.8)



Le salut au drapeau



Début du cours de gymnastique matinale



Séance d'arts-martiaux



Cours de tambour traditionnel



Cours de calligraphie